

LA VOIX DU TRANSI

UNE BELLE HISTOIRE

Il paraît que la presse va mal ? Eh bien non ! La preuve : animés par la même passion de l'écriture, Catherine Philippe, professeur documentaliste et André Faber, journaliste et dessinateur de presse, ont réuni leurs énergies et un groupe de lycéens déterminés pour mener à bien l'atelier de pratique artistique écriture, incarné par La Voix du Transi. De décembre 2010 à mars 2011, les journalistes en formation ont aiguisé leurs plumes et leurs claviers. De portraits rédactionnels en billets d'humeur, de reportages en comptes rendus, ils ont petit à petit investi le Musée barrois comme terrain de jeu et d'expression. Le résultat, vous allez le découvrir : les jeunes reporters s'emparent du Musée et nous en donnent une nouvelle lecture, drôle, insolente, décapante, inventive et contemporaine.

Le journal du Transi sort ses tripes de tout son cœur.
Bonne lecture et musez bien !

Ce journal a été réalisé avec le concours de la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles), la ville de Bar-le-Duc, le Musée barrois, l'Académie de Nancy-Metz, l'Inspection académique de la Meuse et le Lycée Raymond Poincaré. Grand merci à Monsieur Etienne Guibert - responsable du Musée barrois, et à son équipe pour leur accueil chaleureux.



UN PEU D'HISTOIRE



PAGE 2

MÉLODIE EN MUSÉE



PAGE 3

Y'A UN LOUP !



PAGE 5

AMOUR TOUJOURS



PAGE 6

TOUT EN HAUT !

Bienvenue à Bar-le-Duc.

Connaissez-vous ses façades grises, ses rues grises, ses grises mines ? Bar-le-Duc, ville thermale. Taux d'hygrométrie : beaucoup trop. On raconte la légende de celui qui voulait s'y pendre et qui cherche encore aujourd'hui une branche assez solide. Il paraît que les avions survolent la ville sur le dos pour ne pas voir sa désolation. Bar-le-Duc, avec un ciel si bas que l'Ornain s'est perdu. Bar-le-Duc, ses restaurants à client unique, son spectaculaire théâtre théâtral. Bar-le-Duc, ses escaliers... car il en faut des marches pour atteindre l'inaccessible Musée barrois et ses grenouilles en fonte. A la trois centième marche, soit vous succombez à une attaque cardiaque foudroyante du cœur, soit vous avez encore la force de gravir la dernière centaine de marches. Tandis que vous luttez contre des chats hystériques, vous apercevez enfin une vague lueur, un rayon glacial de soleil. Ça y est. Vous y êtes. Couché, hors d'haleine, les genoux ensanglantés mais heureux. Le Musée barrois vous attendait. Soudain une voix faible : « Vous êtes perdu ? Y'a pas de travail ici ! La visite, c'est trois euros mais si vous avez la chance d'être chômeur, c'est gratuit ». Commence alors pour vous une visite mémorable qui vous fera oublier tout le mal qu'on dit de notre bonne vieille ville de Bar-le-Duc.

LE TRANSI



DESSIN OPHÉLIE D'APRÈS DOCUMENT

D'HIER À AUJOURD'HUI

Au X^e siècle, Frédéric, duc de Haute Lorraine construit un château fort sur la partie saillante du relief montagneux - l'actuelle ville haute de Bar-le-Duc - pour protéger ses terres du royaume de France. Deux siècles plus tard, afin de soutenir un éventuel siège, l'éperon est renforcé par une double enceinte abritant le château, une collégiale et différents bâtiments. Plus tard, le Barrois est rattaché à la Lorraine. Le château s'embellit, ses caractéristiques défensives s'effacent en faveur d'atouts aristocratiques et esthétiques.

Au XVII^e siècle, délaissé, puis plusieurs fois occupé par les troupes royales françaises, l'édifice est détruit, sur ordre de Louis XIV qui veut, par cet acte, punir la politique anti-française de Charles IV de Lorraine.

Du château, il ne reste que la Cour des comptes ducale (salle voûtée), à laquelle s'est ajoutée une salle d'audience, complétée à son tour d'un corps central et de deux ailes : l'actuel Musée barrois.

Vierge à l'enfant. Bois polychromé recouvert d'un badigeon. Début XVI^e siècle.



HISTOIRE DES MUSÉES

« Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor, que je parle ou que je me taise ».

Paul Valéry

L'histoire des musées commence par la volonté générale de rassembler le plus possible d'objets artistiques de toutes les époques, afin que le plus grand nombre ait accès au savoir.

Petit à petit, des amateurs, nommés antiquaires, s'intéressent au passé de leur région, et participent à la conservation d'objets.

Au XIX^e siècle, des lieux spécialement dédiés aux collections se multiplient en province, inspirés par le modèle du Louvre.

Suivant le courant national, à l'initiative de Théodore Oudet, le Musée barrois ouvre ses portes en 1841 dans l'ancien Hôtel de Florainville, l'actuel tribunal. Celui-ci est principalement constitué des dons et legs de familles aristocratiques du XIX^e, d'historiens, d'érudits et d'industriels locaux.

Dès le XX^e siècle, l'évocation d'un panorama complet de l'histoire de la peinture cède le pas à la mise en valeur du patrimoine local.

Le musée devient la juxtaposition d'objets parmi lesquels le visiteur est libre de faire les rapprochements qu'il souhaite, guidé par les choix du conservateur. L'espace musée propose aujourd'hui un plaisir visuel et auditif, des évocations nostalgiques, un éclairage sur les avancées industrielles, technologiques, scientifiques, un voyage vers d'autres cultures.

Le musée, médium à part entière, propose divertissement, apprentissage et émotion. Le visiteur déambule, papillonne, rejette ou s'approprie les propositions qui lui sont offertes. Il recrée l'Histoire.

OPHÉLIE

MÉLODIE EN MUSÉE

Au dessus de la cacophonie de la ville, du bourdonnement de la circulation, le Musée barrois nous fait entendre «bruits et craquements», une étonnante partition.

«Chcrac chcrac» le gravier croustille sous les pas du visiteur, on dirait une foule qui applaudit. Le concert va bientôt commencer, le rideau se lève. «Fschhhhh», la porte d'entrée frôle doucement le sol, puis se referme «clac !». Il est temps de faire silence et de se laisser emporter par l'univers sonore du musée. Au rez-de-chaussée, la pierre produit un son sec et étouffé sous le pas. Un tempo s'installe, constant, clair, imperturbable, tandis qu'on déambule à travers les salles dans l'ambiance tranquille et sereine des bâtiments imposants et rassurants. C'est le calme avant la tempête, car bientôt la montée de l'escalier en crescendo annonce une étonnante symphonie. Les sons rebondissent sur les murs. Marche après marche, on ne se doute encore de rien. «Clic» le

son métallique de la barre de seuil conclut l'hymne à la pierre pour ouvrir sur la mélodie des boiseries.

Maintenant, le moindre déplacement fait chanter le plancher. Des cris de joie et des plaintes résonnent et frappent les murs. Discrets ou bien puissants, les grincements ne connaissent pas de limite et c'est toute une orchestration qui s'organise. Chaque pièce ajoute un nouveau mouvement à cette singulière symphonie. La ventilation sert de bourdon, les fauteuils deviennent solistes sous le poids du spectateur et font entendre leurs doux sons moelleux. Les tremblements des vitrines rythment le tout.

Le final quant à lui, est grandiose : l'escalier de pierre retentit d'une note différente à chaque marche, créant ainsi, l'air de rien, une mélodie sous les pieds



Piano pont Welté. Acajou laqué. Vers 1840.

du visiteur. Les sons virevoltent, s'entrechoquent, tout cela dans une superbe harmonie.

Ces «clic», ces «crac», ces petits bruits éphémères auxquels on ne prête pas vraiment atten-

tion, voilà une visite du musée originale, inimitable, musicale. Ecoutez ! Le Musée chante.

NOÉMIE GAUTHIER

VOYAGER DANS LE TEMPS

Une porte grince, un plancher craque, dans un coin obscur un fantôme s'apprête à sortir d'un tableau.

C'est l'idée que vous vous faites d'un musée ?

Ici, on voyage dans le temps. Les personnages représentés se connaissent, les figures s'interpellent et se répondent. Les chevaliers du XVII^e se pavent devant les étals d'un marché du XIX^e. Seul un musée permet cette improbable cohabitation. C'est un déplacement immobile entre toiles et sculptures. Nous voilà chasseurs avec la duchesse Nicole de Lorraine ou danseurs hilares à une fête de village. Percu par certains comme un lieu austère, le musée n'est pourtant pas un espace sacré. Ici, pas de circuit imposé, le visiteur est libre, il butine et trace son chemin poussé par sa seule curiosité. Les couleurs vives des murs insufflent une modernité déconcertante au vieux bâtiment.

La palette éclatante des peintres est sortie des toiles et illumine les salles. Certes, les signatures des plus grands maîtres ne sont pas toutes au rendez-vous, mais certaines œuvres sont étonnantes, parfois même inattendues. Le Mangeur de gardien nous questionne : mais qu'est-ce que l'artiste Ipoustéguy a bien pu manger le jour où il a réalisé sa sculpture monumentale ? Mais déjà le calendrier s'affole, les aiguilles de la montre tournent à l'envers. Une pierre tombale du XII^e siècle gît au centre de la salle voûtée, nous voici en prière chez les templiers. Et là-haut ce grand monsieur avec son pantalon rouge, quelle a été son histoire ? Nous sommes libres de tout imaginer,

L'ensevelissement du Christ. Louis-Charles Timbal (1821-1880). Huile sur toile, 1848.



le maréchal Gérard ne nous en voudra sûrement pas. Etourdissement, vertige, voyage spatio-temporel, ces expres-

sions prennent tout leur sens dans ce curieux musée barrois.

Océane & C^o



Académies masculines. Maurice Blaise (1868-?) Huile sur toile, 1893.

LA NUIT DES ÉRUDITS

19h45, les rues sont désertes. Toutes ? Non ! Aux abords du quartier Renaissance, dans les ruelles sombres de la vieille ville, des silhouettes se mettent en marche. Ce soir c'est conférence au musée : Collections et collectionneurs de musique du XVII^e au XIX^e siècle, réservation obligatoire.

Les érudits arrivent peu à peu, le personnel coche les noms sans avoir à les demander. « Bonsoir Nicole », « Bonsoir François, tu sais où c'est ». Surprise, le lieu de la conférence n'est autre que la salle verte du premier étage, un brin aménagée pour l'occasion. Pas d'auditorium, ici on parle d'art au milieu des œuvres. Les notables du Barrois entrent et s'installent en essayant de ne pas se bousculer, sous le regard attentif et bienveillant du conservateur. Il y a du monde. Soudain, une toile se balance au bout de sa cimaise, instant insolite avant que les lumières ne s'éteignent. Brève introduction d'Etienne Guibert, l'assemblée grisonnante écoute en silence. Madame Catherine Massip,

Conservateur général de la Bibliothèque nationale de France, se lance alors dans son sujet avec une maîtrise exceptionnelle. Le sujet pourrait sembler rébarbatif, pourtant elle captive son auditoire. Dans la pénombre surgissent alors quelques notes de musique classique pour illustrer son propos, puis le discours reprend naturellement. Une heure et quart d'exposé s'achève et l'échange s'instaure entre la conférencière et les vieux érudits. 21h45, c'est fini. Le cercle des savants se dissout, les anciens repartent peu à peu, certains restent encore pour partager quelques mots, bientôt il ne reste plus personne. Il se fait tard. Et pour la plupart ce sera « tisane, encyclopédie et au lit ».

.....
SIMON BEAUDOING



Y'A UN LOUP AU MUSÉE

Les matins et les après-midis, pendant les vacances, le Musée propose des ateliers pour les plus jeunes. Ce sont les ateliers des « Petits Ligier » qui associent avec bonheur culture et pratique artistique.

Vendredi 4 mars, vers 9h30, le Musée s'anime, les enfants arrivent. Certains habitués ouvrent la porte et claironnent: « Bonjour tout le monde », les autres se demandent où ils ont atterri. « Accrochez vos manteaux et c'est parti ». Karine l'animatrice propose aux enfants de découvrir l'univers des masques et leur fabrication. Elle commence par distribuer une carte du monde et le voyage commence. Rien de tel qu'un petit test: « Quand peut-on mettre un masque ? ». Les réponses des enfants fusent: « Quand on veut se déguiser pour Carnaval ! » L'atelier commence réellement lorsque Karine ouvre des livres, semblables

à des malles aux trésors où des masques défilent sous les yeux écarquillés des enfants. Karine transporte ses auditeurs avec l'histoire du loup et du carnaval de Venise. Puis elle leur présente un masque africain. Les enfants réagissent devant cette noix de coco percée et peinte. En effet « Y'a pas de bouche » dit un gamin, « Oh ! ça c'est un masque de sorcier ». Karine avec un grand sourire leur demande de dessiner le masque « Quoi ! C'est impossible ! » et même si Valentin ne veut pas dessiner chacun s'y met « Quelqu'un a du rouge ? », « Qui a pris mon crayon ? », « Pousse-toi, je vois pas le masque ! ». Quelques minutes

plus tard, les chefs-d'œuvre sont terminés, plus ou moins fidèles car les enfants ont laissé place à leur imagination. La découverte des masques permet un véritable voyage autour du monde, depuis le carnaval de Rio avec ses couleurs vives, jusqu'aux rituels africains et leurs mystères, en passant par les masques grimaçants du théâtre. Enfin, épreuve ultime, Karine présente trois masques, les enfants doivent en choisir un. « La femme asiatique, c'est le plus facile », « Moi je prends celui qui a la peau rose avec des moustaches », « Le masque océanique, houlala, c'est dix fois trop dur ». Les enfants maintenant en savent assez. Certains inventent,

d'autres s'inspirent d'un modèle, il n'y a que Sacha qui est incapable de se décider. Les masques de carton prennent forme: on dessine (sauf Sacha), puis on découpe, on colorie, Coralie s'empresse de coller du papier de couleur bleue. Les masques terminés, Karine y attache des flots. Peu à peu, la salle se transforme en une fête colorée, un arlequin discute avec un monstre, un éléphant à pois roses danse avec une princesse.

Les petits sortent du Musée, fiers d'avoir participé à l'aventure, la tête pleine de souvenirs et couverte d'un masque.

MADELEINE RENAUD



Vénus portée par les amours. Joseph-Benoît Guichard (1806-1880). Huile sur toile, 1853.



AMOUR TOUJOURS, MAIS DANS QUEL ÉTAT ?

Dans la drôle de salle rouge, au premier étage du musée, à droite de Médée gravissime, la déesse de l'Amour appelle mollement un curieux personnage.

Pffffff... Encore un mignon petit Cupidon aux grosses joues roses bonbon, bien potelées avec un sourire un peu niais. Il s'élance vers sa Vénus dont le regard est si lointain qu'il en paraît vide, entourée et portée par tous ses jolis Amours. Cupidon, si plein de dévotion court naïvement dans le vent avant de rejoindre sa maîtresse. Il peut paraître étrange qu'un volatile si dépourvu de légèreté puisse dans

les airs ainsi évoluer. Il projette en avant ses bras trois fois trop larges et pas assez longs. Pourtant, cette apparente fraîcheur si haute en couleurs, cette vie divine qui se voudrait immortelle, subit malgré tout les outrages du temps. Quand on se penche, sous le reflet de l'éclairage, on découvre le tableau sous un nouvel aspect. En effet, en reflétant la lumière, la peinture laisse apparaître son

relief. Ce qui paraissait auparavant plan et lisse se révèle finalement assez chaotique. Les formes rondes et rebondies du bonhomme ne sont plus qu'une mosaïque d'écaillés incandescentes. Et ce petit ange si pur et homogène se révèle en réalité divisé, fragmenté, éclaté en une multitude de parcelles dispersées. Il semble s'être arraché à la béatitude éternelle et s'être malheureusement inscrit dans

le temps, avec son histoire, sa propre vie. Il en sort marqué, usé, cassé, avec ses blessures, ses cicatrices, ses rides. Cependant, ce pauvre Amour brisé et broyé, aux ailes fissurées, bien que terrassé par ces épreuves poursuit son envol vers sa divinité.

MATHIEU PETITJEAN

UN TABLEAU PROPHÉTIQUE

Salle bleue, l'actualité télescope l'art. Comment, en 1716, Jan Peter Bredael a-t-il pu peindre les événements libyens de mars 2011 ? Tout y est. Prémonition, intuition ? Il y a un mystère Jan Peter Bredael.

Dans le tableau, on reconnaît de suite la bataille de Ben Jawad, le premier véritable affrontement de la révolution libyenne. Les rebelles semblent avoir perdu l'appétit pour les combats à distance. De Tripoli à Benghazi, les forces des deux camps ont patrouillé toute la journée, s'évitant avec soin. Elles craignent l'affrontement direct. Dans un rouge jaillissant, on entrevoit de part et d'autre les guerriers figés dans leur mouvement. Sous les bombes de Kadhafi, les forces sont entrées en collision. Le bleu sali du ciel est barré de fumées noires, parcouru de stridences et d'éclats d'obus. Un manifestant tombe de cheval brandissant le poing. A l'avant plan, dans ce théâtre d'horreur, on aperçoit Michèle Alliot-Marie, drapée dans sa veste rouge

qui s'enfuit, meurtrie. Le nouveau drapeau adopté par les forces révolutionnaires flotte déjà sur la ligne d'horizon au milieu du fracassement des corps. Au devant de la toile, un cavalier kadhafien armé

jusqu'aux dents s'oppose à un révolutionnaire pauvrement équipé. Mais, au cœur de ce combat sanglant et barbare, les forces d'opposition semblent résister sous une nappe opprimente de gaz lacrymogène.

Dans le haut du cadre, les taches noires des avions larguent leurs bombes dévastatrices. Peinte il y a près de 300 ans, cette scène de bataille semble vouloir durer éternellement.

GAËL JEANSON



Bataille gagnée contre les Turcs par Charles V, duc de Bar et de Lorraine. Jan Peter van Bredael (1683-1735). Huile sur toile.

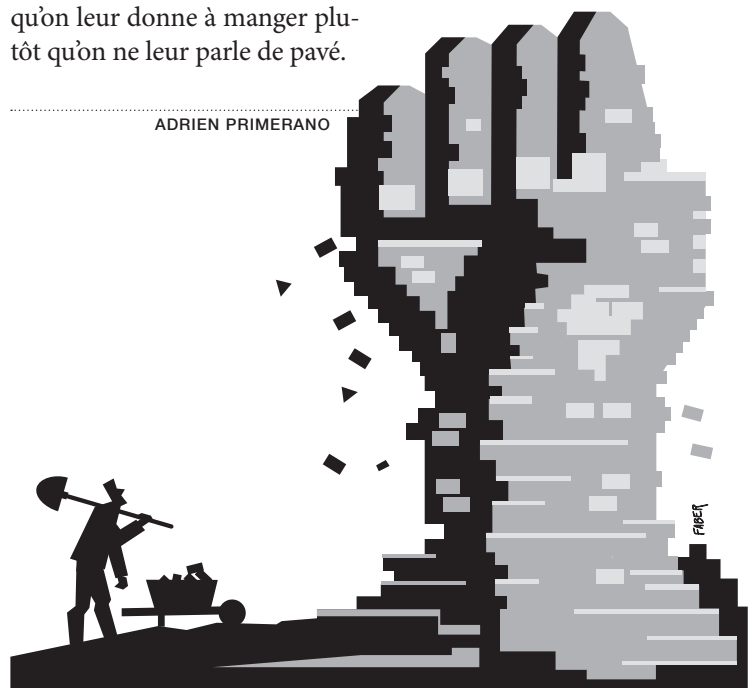
LORSQUE LE MUR DE L'INCOMPRÉHENSION S'ÉLÈVERA JUSQU'AUX CIEUX...

Il n'y a pas si longtemps, on fêtait les 20 ans de la chute du mur de Berlin. Aujourd'hui, on annonce la construction d'un mur entre la Grèce et la Turquie. Faire et défaire, c'est toujours travailler. Détruire des barrières pour en construire d'autres, c'est un concept. Ramasserons-nous les pierres du défunt mur de Berlin pour dire STOP aux immigrés clandestins ? Chacun reste chez soi, et tout le monde se portera mieux. Enfermons-nous, bouclons-nous dans cette Europe vieillissante dont le bourdonnement des nationalismes et des « belles valeurs » chères à nos pays se fait de plus en plus encombrant, gênant. Non mes amis, mes camarades, mes chers compatriotes, un

mur ne suffira pas ! Installons d'immenses barbelés, tuons froidement chaque étranger qui tentera de fouler nos sols, glorifions le fier peuple européen, chrétien, blanc, vrai et pur. J'entends déjà des hurlements, j'exagère, je caricature, je fais preuve de mauvaise foi. Mais qui sait ? Un sondage effectué en France et en Allemagne, paru ces jours-ci, ne dit-il pas que plus de 40% de la population considère l'islam comme une menace ? Vivre ensemble, c'est difficile. Et il est toujours facile de dire que les soucis viennent des autres. À une époque, les autres étaient communistes ou capitalistes, aujourd'hui, ils sont musulmans ou sans-papiers. Afficher porte close aux pays en difficulté,

c'est une belle conception de la solidarité. Ceux-ci préféreraient qu'on leur donne à manger plutôt qu'on ne leur parle de pavé.

ADRIEN PRIMERANO





Jo le transi

Y a un os dans le transi

Je quitte ce bled pour aller
me faire dorer les côtes
d'Armor sur un transat!



J'ai un cœur de pierre

Il a le cœur sur la main

Un transigent

Haha,
je m'en pète
les côtes !!

Y a un problème
de transimission



Quand on dit transi
on assume

Ecœurché vif

Je suis un super transi !

Heureusement que les
chiens ne sont pas admis
au musée



Transidérurgie

On a dépouillé le transi

On se farcit le transi



*Un grand merci à nos journalistes
lycéens qui ont pris sur leur temps
libre pour vivre cette belle aventure.*

*Intervenants extérieurs :
David Broman (journaliste)
AHD (graphiste)
André Faber (journaliste/dessinateur)
Jo le Transi*

Imprimé sur les presses Léon Louis